

Méconnu dans son pays mais repêché par la passion de David Byrne, le pois sauteur Tom Zé agite le bocal des musiques brésiliennes depuis plus de trente ans. Son nouvel album, *Com defeito de fabricação (Défaut de fabrication)*, l'impose comme un créateur hors norme, bricoleur savant et poétique.

A l'autre bout du fil, la voix de Tom Zé pépie, gambade, entraîne les mots dans des carapates improvisées, les lâche dans des champs linguistiques et poétiques insensés, sans clôtures. La première musique de cet homme, se dit-on, est donc celle-ci : Le chant quotidien, continuellement libéré, d'un petit Brésilien moustachu de 63 ans, qui se sait miraculé, réchappé de justesse, et qui entend bien jouir du bonus qu'une providence jusque-là capricieuse a tardé à lui octroyer. Car Zé revient de loin : pendant une lourde quinzaine d'années, le chanteur et compositeur nordestin a connu l'enfer de l'indifférence publique, croupi au fond d'un humiliant cul-de-sac artistique.

Ici, le bon sens veut que l'on s'interroge : comment diable peut-on être un musicien maudit au Brésil? C'est assez simple. Soit on est le dernier des guignards. Soit, comme Zé, on développe une personnalité si naturellement déphasée qu'on parvient même à refroidir un pays pourtant peu réputé pour la frilosité de ses tympanes. Ce génie modeste, même s'il a l'air d'être le fruit de quelque union entre un lutin et un pois sauteur, n'a jamais entretenu sa différence. Il a simplement le suprême culot d'être un harmonieux paradoxe vivant. Il est cet "analphabète cultivé", ce rustique moderne qui, dans ses chansons et ses paroles drôlement bidulées, n'a jamais fait vibrer la fibre brésilienne qu'à l'unisson de ses incontrôlables palpitations et pulsions. Sa faculté à outrepasser les genres - samba, bossa-nova, baião, caipira, forró... - et à décourager tout étiquetage n'est pas sans rappeler la verve protéiforme de Caetano Veloso, autre Brésilien brillamment touche-à-tout. A condition de voir en Zé une sorte de cousin de campagne du Bahianais, un savant père-la-bricole qu'on image partagé entre ses livres et ses outils, un Géo Trouvetou capable de bâtir et d'enflammer un morceau avec trois bouts d'allumettes et des idées bien allumées. Le traitement que cet heureux tordu inflige depuis plus de trente ans aux musiques populaires de son pays inciterait même à tracer d'autres correspondances, moins évidentes, avec des personnages apparemment lointains, mais qui échappent comme lui aux réalités spatiotemporelles de leur époque. On songe ainsi aux transfigurations cinglées de Captain Beefheart ou de l'avant-garde new-yorkaise. Aux petits trafics ludiques de Beck. A la fantaisie poétique des Nits. Aux onomatopées du poète sonore Bernard Heidsieck. A l'imagination bourgeonnante de Gaston Chaissac, capable de peindre sur les supports les plus divers et de s'adapter à toutes les contraintes. On pense même à l'excentricité rêveuse de Wallace et aux raisonnements intuitifs de Gromit.

De son vrai nom Antonio José Santana Martins, Tom Zé est né à Irará, une petite ville de la province de Bahia. Un état civil qui, selon lui, a considérablement influencé sa vision du monde. "Je suis né en 1936, autant dire au siècle dernier. Un monde analphabète, sans Aristote ni Euclide, mais où les gens parlaient encore le portugais archaïque du Moyen Age, marqué par l'influence arabe. Une langue fantastique, que les habitants de la province avaient récupérée, transformée à leur façon. Je l'apprenais en écoutant les clients du magasin de tissus de mon père, des gens de la campagne... On dit que c'est entre 0 et 2 ans que l'homme apprend les choses les plus profondes de son existence. Pour moi, cette période s'est prolongée jusqu'à l'âge de 8 ans."

S'ouvrir aux apports extérieurs pour mieux les faire passer à travers son propre prisme : ce que les Brésiliens eux-mêmes appellent leur "cannibalisme culturel" imprégna jamais le futur Tom Zé. Lui-même vivra une suite échevelée d'expériences apparemment contradictoires, dont il se nourrira pour micux les fondre et se les réapproprier.

Pur produit d'un Nordeste rural qui lui transmet son amour quasi religieux du rythme, il se laisse ainsi très tôt happer par l'univers des villes, où s'offrent à lui des formes musicales souvent moins rudes, moins sèches : d'abord à Salvador, puis dans la tentaculaire São Paulo - où il réside depuis trente ans. Il apprend d'abord la musique en autodidacte, avant de suivre dans les années 60 des

2

études de musique classique, qui lui ouvrent le chemin de Debussy, de Stravinski, de l'école de Vienne ou des pionniers français de la musique concrète. Dans ces années-là, Zé semble visiter l'envers et l'endroit de tous les décors. Une jolie manie, qui annonce déjà sa manière de retourner les codes musicaux comme de vieux gants ou comme ces pierres que les enfants soulèvent, à l'affût de quelque imprévisible révélation.

Après une première apparition publique remarquée (invité à l'émission de télé Tremplin pour le succès, il interprète un morceau intitulé Escalier pour la défaite), Zé rencontre ses cadets Gilberto Gil et Caetano Velozo.

Tous trois constitueront le noyau du tropicalisme, mouvement contestataire qui, à la veille des années 70, entend trancher avec l'élégance et l'apolitisme triomphants de la bossa-nova, souhaite remettre au goût du jour des traditions musicales plus brutes tout en s'ouvrant aux influences étrangères. "Je ne me sentais pas capable de composer de la bossa-nova ni d'autres belles choses de ce genre.

Comme je n'avais par ailleurs aucune autre perspective que la musique, j'ai essayé de trouver une manière de procéder qui me rapproche au mieux de la vie des gens. Que je crie, chante ou parle pendant trois minutes, l'important était que le public m'écoute et qu'il se passe quelque chose entre nous. La seule inconnue, c'était de savoir si les gens allaient comprendre ces formes étranges que j'utilisais... Pour moi, le tropicalisme, c'était simplement ça : continuer à jouer ma musique, la seule que j'aie jamais su faire."

Sans jamais couper le cordon qui le relie aux musiques populaires, Tom Zé, dans les années 70, s'engage dans une voie plus expérimentale, résolument joueuse. Il incorpore des sons de perceuse, de cireuse électrique ou de machine à écrire dans ses chansons, construit quelques instruments - ainsi ce meuble énorme, dans lequel il dispose des ustensiles de cuisine actionnés par un "clavier" de sonnettes... (Il écrit des textes dans un "protolangage monosyllabique", qui lui inspire des chansons aux titres aussi éloquentes que Mã, Toc, Tô, Ui !, Sô ou Hein ?) Le résultat, jubilatoire, fait aujourd'hui encore figure d'ovni.

Un Géo Trouvetou capable d'enflammer un morceau avec trois bouts d'allumettes et des idées bien allumées.

Mais tandis qu'il s'affranchit ainsi, Zé ignore qu'il est aussi en train de se creuser une tombe : deux albums de cette trempe, et le voilà qui sombre dans l'oubli, incompris, censuré.

"On m'a enterré. J'ai disparu de la photo, comme chez Staline... Seuls quelques universitaires m'ont aidé. Je faisais le tour des amphis de province avec ma vieille Brazilia. En dehors de ça, mes spectacles se passaient assez mal. Quand j'appelais vingt et une qui me disaient non... J'écoutais mes musiques en me disant: "Mon Dieu, pourquoi ça ne marche pas?" Je pensais m'être trompé de métier. J'ai arrêté d'écouter de la musique à cette époque-là, je devenais fou. En 89, j'ai commencé à préparer mon retour à Irará, où m'attendait un boulot dans le garage de mon cousin."

C'est le moment où Zorro choisit de surgir - sous les traits de David Byrne. Eternel chasseur aux trésors sud-américains, le leader des Talking Heads et patron du label Luaka Bop rombe par hasard sur un exemplaire défraîchi de *Estudando o samba*, sorti treize ans plus tôt. Récupéré in extremis par le col, Zé "ressuscite".

*The Best of Tom Zé* (90) exhume une partie des beautés trouble-fête des années 70, avant qu'un véritable nouvel album, *Hips of tradition* (92), ne révèle aux publics américain et européen la puissance de feu intacte du Nordestin. Aujourd'hui, *Com defeito de fabricação* (Défaut de fabrication), qui bénéficie d'un effectif instrumental plus étoffé, d'une production ambitieuse et d'arrangements à tiroirs, témoigne de la même furieuse inspiration: Tom Zé est décidément une merveilleuse imperfection, un réjouissant accident dans la grande chaîne de montage de l'industrie musicale.

Partant du constar que nous sommes entrés dans "l'ère du plagiat", Zé, en chiffonnier brillant et récupérateur fou, s'amuse à brouiller minutieusement les pistes, à grèler les musiques traditionnelles

de sons du quotidien (brossage de dents, bruits de rue ou de joujoux...), se lance dans des constructions biscornues aux déséquilibres subtils, avec une absence de finasserie, une maestria naturelle et une légèreté intemporelle dont nombre d'habitants de la technosphère devraient s'inspirer. Alors qu'il continue d'être boudé au Brésil, le non de Tom Zé circule d'ailleurs de plus en plus dans le cercle des têtes chercheuses anglo-saxonnes (Tortoise, Stereolab, Sean O'Hagan...), visiblement conquises par sa pratique artisanale du couper-coller et du recyclage, si éloignée de la dictature molle du sampling. Ses admirateurs devraient d'ailleurs lui consacrer un album de remixes, sous la férule de Sean Lennon - Yoko Ono eut la bonté de nourrir son rejeton au lait survitaminé de Mr. Zé. Lui, innocent aux mains pleines, comblé et confus, confesse qu'il s'est coupé depuis longtemps de toute actualité musicale, qu'il ignorait l'existence de tous ces jeunes gens, et plus encore de toutes les techniques modernes en vogue sous nos latitudes. " *Décidément, dit-il, il n'y a que vous, étrangers, pour me maintenir en vie et me tirer vers le haut.* "

Franchement, nous serions mesquins de ne pas lui adresser nous-mêmes un pareil compliment.

Propos traduits du portugais par Véra Soulier.

Com defeito de fabricação (Luaka Bop/WEA) ♡

44

4